

BABILLARDE D'UN CAMPLUCHARD...

Les camaros ont pu reluquer dans ma précédente babillarde que les bons bougres de paysans, foutus à cran par le fonctionnarisme romain et finalement été terrassés par les putains de légions impériales. Mais, pour dire la vérité vraie, ils ne furent jamais entièrement vaincus, et «*l'hydre de la Bagaudie*», comme l'appellent les historiens de Rome, loin de caner après la défaite, poussait toujours de nouvelles caboches.

Malheureusement, ces historiens, aussi jean-foutre que ceux d'à présent, ne nous donnent pas épais de renseignements sur ces mouvements campluchards. Ils nous raconteront bien par le menu tout ce que bouffait un Lucullus, nous diront les frasques de Messaline, mais pour eux, le populo est «*quantité négligeable*», - autrement dit de la crotte de chien.

C'est que, c'est de la jolie famille - les historiens, - auxquels on peut accoupler les journaloux, historiens du jour le jour. Épelez, si vous en avez l'estomac et le loisir, les quatre piges des énormes draps de lit de ceux-ci: depuis la première pissotière jusqu'au nom du gérant, les faits et gestes des polichinelles de la politique, des catins et des marloupiers de la haute, les annonces des tripatouilleurs et des rastas en font tous les frais. Je vous fous mon billet, qu'il faut qu'un mouvement ouvrier tire rudement l'œil pour que ces renifleurs de cuvette daignent s'en occuper.

Mais, laissons-là ces cocos et revenons aux Bagaudes, que nous avons vus par ci par là se mêler aux barbares du Nord pour les aider à culbuter l'Empire. Les gas ne gagnèrent pas lourd au change et troquèrent quasiment leur cheval borgne pour un aveugle.

Les Gaulois, race conquise, appropriée par les Romains, ne firent que changer de maîtres, sans nullement quitter le collier. Avec les Francs, comme avec les Latins, il y eût deux classes: l'une turbinant sans déceffer, arrosant la terre de ses sueurs faisant pousser les moissons, casquant les impôts. L'autre paressant toute l'année, et boulottant à ventre que veux-tu. Les uns, furent des hommes libres, - les autres le bétail, l'instrument agricole des maîtres nouveaux.

Ce fut à cette époque que se fit la substitution du servage à l'esclavage. Mais esclave et serf, n'est-ce pas kif-kif bourriquot? N'y a-t-il pas là une simple différence de nom et, en réalité, un même état: les institutions anciennes débaptisées, reflourirent de plus belle.

Il serait assez intéressant de reluquer dans l'histoire la formation de la propriété foncière, après la conquête des Gaules par les Francs. On ne tarderait pas à s'apercevoir qu'à travers les siècles, c'est du pareil au même: l'histoire se recommence à tout bout de champ, et les trouducuteriers des économistes s'évaporent devant cet examen comme la brame aux rayons de soleil.

Oui, foutre! La sacro-sainte propriété a été conquise à la pointe des baïonnettes Lebel, à Madagascar et au Tonkin; par chez nous, c'est à la pointe du glaive et au tranchant de la francisque qu'elle fut conquise. Le roi des Francs présida au partage de ce nouveau genre de butin, comme un quelconque gouverneur d'une colonie quelconque. Les concessions (qu'on appelait alors des alleux et des fiefs) d'abord temporaires et viagers, finirent par devenir héréditaires.

A côté de la noblesse qui commençait à prendre racine, se dressa l'Église qui, elle aussi, voulut sa part de la curée.

Les petits légumiers du christianisme primitif ayant réussi à faire avaler la divinité de Jésus et son retour lointain, à chevail sur les nuages, se sont transformés en puissants lieutenants de ce Dieu terrorisant les foules abruties et misérables. Héritiers des jongleurs et des sorciers, il forceront le noble fils

du brigand et du guerrier à partager avec eux l'omnipotence: les couvents s'entrelarderont avec les donjons féodaux et la fourberie sera la puissante auxiliaire de la force brutale.

Et voyez, les frangins, comme tout se tient: de même que nos socialos à la manque empruntent chaque jour aux bourgeois que le diable emporte, leur parlementarisme et le reste, - de même, les chrétiens opportunistes ne firent que modifier des charibotés de coutumes et de cérémonies païennes. Ainsi, à la place des dieux locaux, ils ont collé des saints patrons, Jean, Jacques, Philomène ou Polycarpe, des patrons bougrement goulus qui deviennent prétexte à autant de couvents où ripailleront moineaux et nonnains, aux dépens des pauvres andouilles.

Et le campluchard? Qu'est devenu le pauvre gas, en chaussant le collier de serf?

Mille dieux, ce coup-ci, le proverbe qui dit que les populos heureux sont ceux qui n'ont pas d'histoire est une fichue couillonnade, car, il a beau ne pas compter pour les historiens, il est faramineusement loin d'être à la noce. Tout le turbin agricole lui passe par les pattes, - comme tout le turbin industriel passait à Rome par les pattes des esclaves, - mais, nom d'une pipe, il ne lui reste rien après les doigts, tout le fricot lui passe sous le nez!

Plus tard, le régime féodal s'épanouit comme une riche horreur. Les collines se hérissent, comme d'autant d'étrons qui empuantent la plaine, d'une foultitude de châteaux-forts. Gare à la taille, aux dîmes, aux corvées, aux redevances! Les droits féodaux acquittés par la terre se paient en argent, en grains, en vins, en bestiaux, volailles, etc...

Voici de belles meules de foin, - il faut les porter au seigneur pour nourrir ses canasson. Une belle poule, - ça fera du bon bouillon pour lui. Des canards barbotent dans la mare, des beaux fruits se dorent sur l'arbre, voilà de beaux œufs, - vite au château, vietdaze! Et ne manquons pas de faire la révérence.

Le type va marier sa garce de fille. Ça va être une partie de rigolade, mais pour les chameaux seulement! Quand au vilain, qu'il tonde plus ras les brebis, qu'il foule un peu plus le marc du pressoir et qu'il se serre le ventre, *capet dé dious*.

Et pourtant, le vilain n'est déjà plus un serf. La petite propriété que tant de niguedouilles disent dater de 89 et est déjà créée et devenue héréditaire. La charte de Louis le Hutin, en 1358, a supprimé le servage.

Mais cette mesure est une mesure boiteuse, arrachée au roi comme les quelques bribes de droits que les prolos de notre siècle arrachent aux gouvernants bourgeois: soit par la peur que les prolos inspirent aux pleins-de-truffes, soit par le vif désir de ceux-ci de leur jeter de la poudre aux yeux, afin de les faire dévier du droit chemin, grâce à quelques insignifiantes concessions.

Il faut dire en outre que les rois avaient un sacré besoin de galette et que l'affranchissement se faisait moyennant finances. De plus, mille tonnerres, le sacré remue-ménage des croisades avait créé de nouveaux besoins et introduit dans les caboches des idées plus ou moins racornies.

Aussi, allons-nous voir dans ce prochain numéro le galbeux soulèvement des Pastoureaux.

Henri BEAUJARDIN, dit *Le Père Barbassou*.
